Les auteurs français du brevet supérieur (1903-1906).

ATTENTION : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION
Numéro d'inventaire : 1977.01913
Auteur(s) : Francisque Vial
Type de document : livre scolaire
Éditeur : Delagrave (Ch.) Librairie (15, rue Soufflot Paris)
Mention d'édition : 6ème édition
Imprimeur : Brodard (Paul)
Période de création : 1er quart 20e siècle
Date de création : 1903
Inscriptions :
• ex-libris : avec
Description : Livre relié. Plats verts et dos vert foncé.
Mesures : hauteur : 159 mm ; largeur : 100 mm
Notes : Avec des notes historiques, grammaticales et littéraires par Francisque Vial.
Programme : Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, La Bruyère, ...
Mots-clés : Littérature française
Anthologies et éditions classiques
Filière : Post-élémentaire
Niveau : Post-élémentaire
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 439
Commentaire pagination : VII + 432
Sommaire : Avant-propos Table des matières

Nouvelle Édition

LES AUTEURS FRANÇAIS

DU BREVET SUPÉRIEUR

(1903-1905)

CORNEILLE. Horace. — Polyeucte.
RACINE. Britannicus. — Mithridate.
MOLIÈRE. Avare. — Tartuffe. — Femmes savantes.
LA FONTAINE. Aux Nymphes de Vaux. — Fables.
LA BRUYÈRE. De la Mode.
VOLTAIRE. Essai sur les Mœurs. — Lettres.
MIRABEAU. Choix de discours.
ISNARD. Discours sur l'Émigration.
MICHELET. Tableau de la France.
VICTOR HUGO. Morceaux choisis.
LECONTE DE LISLE.
SULLY-PRUDHOMME.

Avec des notes historiques, grammaticales et littéraires

PAR

Francisque VIAL

Professeur au Lycée Lakanal et à l'École Normale Supérieure d'Enseignement primaire de Saint-Cloud.

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

LES FEMMES SAVANTES

C'est par une satire de la préciosité et du pédantisme des femmes de son temps que Molière avait révélé son génie comique. C'est le même sujet qu'avec plus de force et d'ampleur reprend la dernière de ses grandes comédies, les *Femmes savantes*.

Entre les *Précieuses ridicules* (1659) et les *Femmes savantes* (1672), il n'y a pas seulement la différence d'un talent qui se cherche à un génie maître de son art, il y a aussi la différence de deux époques. Les précieuses de 1659, engouées d'un fade et subtil romanesque et d'un style alambiqué, curieuses surtout d'épigrammes et de madrigaux, n'étaient encore que les adeptes d'un mauvais goût littéraire. En 1672, elles étaient devenues des *femmes savantes*, ou plutôt des disciples aussi enthousiastes que maladroites de la philosophie et de la science, La comparaison des deux pièces est, à ce point de vue, instructive et intéressante.

C'est donc dans la réalité que Molière a trouvé le sujet des *Femmes savantes*. Il a regardé autour de lui, et a copié ce qu'il voyait. Il n'a pas eu, comme pour la plupart de ses autres comédies, de devancier qui lui fournit un canevas ou tout au moins une ébauche. Tout au plus s'est-il souvenu, pour leur emprunter quelques détails, d'une comédie de Desmarets, les *Visionnaires* (1637), qui mettait en scène trois sœurs férues de littérature, et de la *Comédie des Académistes* de Saint-Évremond, où Godeau et Colletet ont une querelle qui inspira sans doute à Molière sa fameuse scène entre Vadius et Trissotin.

La pièce, représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal le 11 mars 1672, fut accueillie avec de grands applaudissements. Molière y tenait le rôle de

Chrysale. Le succès n'était pas dû seulement à la valeur de la comédie : les contemporains reconnaissaient sous les personnages de Molière les originaux du temps. On voulut que *Philaminte, Armande* et *Bélise* fussent la caricature de certaines dames réputées pour leur amour désordonné de la science, et personne ne douta que l'abbé Cotin et Ménage n'eussent servi de modèles à Molière pour son *Trissotin* et son *Vadius*. Ménage, qui avait de l'esprit, trouvait que l'abbé Cotin était fort ressemblant, mais refusait de se reconnaître en Vadius. Il avait pour cela de bonnes raisons. Mais le public ne s'y trompait pas. Ces applications à des personnages de l'époque ont d'ailleurs peu d'intérêt pour nous. Nous ne cherchons plus dans les *Femmes savantes* que les idées de Molière sur l'éducation des femmes, sur leur condition dans la famille et dans la société.

ACTE II.

SCÈNE I.

ARISTE, quittant Clitandre et lui parlant encore.

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt :
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant pour un mot[1] a de choses à dire !
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire !
Jamais...

1. *Pour un mot ;* sous-entendez : qu'il faudrait, qui suffirait. Clitandre, en effet, n'a besoin que d'un mot pour obtenir d'Ariste son appui.

skin museum
Export articles
PDF sub-titles

SCÈNE II.

CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard'[1], mon frère.

CHRYSALE.

Et vous aussi,
Mon frère.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici?

CHRYSALE.

Non; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'entendre.

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre?

CHRYSALE.

Sans doute, et je le vois qui fréquente[2] chez nous[3].

1. Formule de salutation familière encore usitée au XVIIe siècle. Les trois personnes du singulier du subjonctif présent n'ont reçu qu'au XIIIe siècle un *e* muet; on disait *que je gard, que je port*. Quand l'usage de l'*e* muet se fut établi, les grammairiens crurent que dans certaines locutions qui subsistaient encore avec l'ancienne forme, l'*e* avait été élidé. Ils le remplacèrent par une apostrophe. Une connaissance plus exacte de l'histoire des formes verbales a montré leur erreur.

2. *Je le vois qui fréquente*, pour : je le vois fréquenter. Proposition relative équivalant à une proposition infinitive; tour fréquent dans la langue de Molière.

Je l'aperçois *qui vient*.
(*Femmes savantes*, v. 119.)

3. *Fréquenter chez :* venir familièrement chez quelqu'un ou dans un lieu.

Heureux si ses écrits, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux *où fréquentait* l'auteur.
(BOILEAU, *Art poétique*, II.)

ARISTE.

En quelle estime[1] est-il, mon frère, auprès de vous?

CHRYSALE.

D'homme[2] d'honneur[3], d'esprit, de cœur et de conduite
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain[4] désir qu'il a conduit ici mes pas;
Et je me réjouis que vous en[5] fassiez cas.

CHRYSALE.

Je connus feu son père en[6] mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

C'était, mon frère, un fort bon[7] gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRYSALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galants[8].

1. *Estime*, c'est-à-dire : quelle opinion avez-vous de lui? *Estime* est pris ici au sens d'opinion, bonne ou mauvaise, qu'on a de quelqu'un.

C'est de mon jugement avoir mauvaise *estime*.
(MOLIÈRE, *École des femmes*, V, 7.)

2. *D'homme d'honneur*; il y a ici une forte ellipse, car *estime* ne peut avoir pour régime *d'homme d'honneur*. Il faut suppléer : j'*en fais cas comme* d'un homme d'honneur, ou : j'*ai de lui l'estime qu'on a* d'un homme d'honneur.

3. *De*, marquant la qualité. *V.* p. 236, n. 8.

4. *Certain :* cet adjectif précédant le substantif indique l'indétermination.

Certain renard gascon, d'autres disent normand.
(LA FONTAINE, *Fables*, III, 11.)

5. *En. V.* p. 117, n. 8.

6. *En*, pour pendant, au cours de.

Qui ne sait si l'ingrate *en* sa longue retraite...
(RACINE, *Britannicus*, V. 947.)

7. *Bon*, ici, de bonne souche, authentique.

8. *Vert galant :* l'ancien verbe *galer* signifiait *se réjouir, se*